

FORMATION HLP DU 2 OCTOBRE

CORPUS LETTRES

A quelle connaissance de nous-mêmes sommes-nous capables d'accéder ?

Groupement de textes 1 : Augustin d'Hippone, *Les confessions* (397-401), traduction . E. Tréhorel et G. Bouissou

***Les confessions*, IV, IV : la douleur de la mort de l'ami**

4. 9. Cette douleur enténébra mon cœur, et partout je ne voyais que mort. La patrie m'était un supplice, la maison paternelle un étrange tourment, tout ce que j'avais partagé avec lui s'était tourné sans lui en torture atroce. Mes yeux le réclamaient de tous les côtés, et on ne me le donnait pas, et je haïssais toutes choses, parce qu'elles-ne l'avaient pas et ne pouvaient plus me dire: «Le voici, il va venir », comme quand il vivait et qu'il était absent. J'étais devenu moi-même pour moi une immense question, et j'interrogeais mon âme: pourquoi était-elle triste, et pourquoi me troublait elle si fort? Et elle ne savait rien me répondre.

***Les confessions*, VI, VI : la rencontre avec le mendiant**

6. 9. Je me préparais à déclamer l'éloge de l'empereur, où j'allais dire bien des mensonges qui vaudraient au menteur la faveur des gens bien informés; et ces soucis faisaient haleter mon cœur, brûlé par la fièvre de pensées dissolvantes, lorsque, en traversant un quartier de Milan, je remarquai un pauvre, un mendiant déjà saoul, je crois, qui folâtrait joyeusement. Et je gémis, et j'entretins les amis qui m'accompagnaient, des multiples souffrances causées par nos folies: tous nos efforts, tels ceux qui me faisaient peiner en ce moment où, sous l'aiguillon des convoitises, je traînais le fardeau de mon infortune et l'aggravais en le traînant, n'avaient pas d'autre but que de nous faire parvenir à une joie tranquille; et voilà où ce mendiant déjà nous avait précédés, nous qui jamais peut-être n'y accéderions. Car ce que lui déjà, avec quelques piécettes mendrées, avait obtenu, c'était ce que moi, par des biais et des détours si épuisants, j'ambitionnais d'atteindre, à savoir la joie d'un bonheur temporel. Il n'avait pas bien sûr la joie véritable, mais moi de mon côté, par ces menées ambitieuses, j'en cherchais une bien plus fausse. En tout cas, lui était joyeux, moi j'étais anxieux, lui tranquille, moi tremblant. Et si l'on m'eût demandé ce que j'aimais mieux, être dans l'allégresse ou dans la crainte, j'aurais répondu: dans l'allégresse; si l'on m'eût encore demandé ce que je préférais, être tel que lui ou tel que j'étais alors, c'est moi-même, accablé de soucis et de craintes, que j'aurais choisi, mais par un jugement pervers.

Les confessions, VII, 16

J'ai cherché ce que c'est que le mal et j'ai trouvé que ce n'est pas une substance, mais la perversité d'une volonté qui se détourne de la souveraine substance – de vous, mon Dieu – pour se jeter dans des choses basses, et qui projette ses entrailles et se gonfle dehors.

Les confessions, VIII, 7 et 12

7. 16. Voilà ce que racontait Ponticianus. Mais toi, Seigneur, pendant qu'il parlait, tu me retournais vers moi-même, me ramenant de derrière mon dos où je m'étais mis pour ne pas porter les yeux sur moi; et tu me plaçais bien en face de moi, pour me faire voir combien j'étais laid, combien j'étais difforme et sordide, couvert de taches et d'ulcères. Je voyais et j'étais horrifié; mais il n'y avait pas de lieu où fuir loin de moi. Si j'essayais de détourner de moi mon regard, cet homme faisait toujours on récit; et toi, de nouveau, tu me plaçais devant moi, tu enfonçais mon image dans mes yeux pour me faire rencontrer mon iniquité et la haïr. Je la connaissais bien, mais je dissimulais, je repoussais, j'oubliais.

12. 28. Mais, dès que ma profonde méditation eut tiré du fond de ses retraites toute ma misère, et l'eut entassée sous *les regards* de mon coeur, il se leva une grosse tempête, chargée d'une grosse pluie de larmes. Et pour laisser crever l'orage tout entier avec ses fracas, je me levai et m'écartai d'Alypius. La solitude s'offrait à moi comme un endroit plus propice au travail des larmes. Je me retirai assez loin; ainsi même la présence d'Alypius ne pourrait pas m'être à charge. Tel était alors mon état. Il le comprit: oui, sans doute, j'avais dit je ne sais quoi d'un ton de voix qui paraissait déjà gros de larmes, et c'est alors que je m'étais levé. Lui demeura donc à l'endroit où nous étions assis; il était au comble de la stupeur. Moi je m'abattis, je ne sais comment, sous un figuier; je lâchai les rênes à mes larmes, et elles jaillirent à grands flots de mes yeux, sacrifice qui te fut agréable ; et - je ne garantis pas les termes mais c'est le sens - je te dis sans retenue: *Et toi, Seigneur, jusques à quand? Jusques à quand, Seigneur, iras-tu au bout de ta colère? Ne garde pas mémoire de nos vieilles iniquités.* De fait, je sentais que c'étaient-elles qui me retenaient. Je jetais des cris pitoyables : «Dans combien de temps ? Dans combien de temps? Demain, toujours demain. Pourquoi pas tout de suite ? Pourquoi pas, sur l'heure, en finir avec mes turpitudes » ?

12. 29. Je disais cela, et je pleurais dans la profonde amertume de mon cœur brisé. Et voici que j'entends une voix, venant d'une maison voisine; on disait en chantant et l'on répétait fréquemment avec une voix comme celle d'un garçon ou d'une fille, je ne sais : « Prends, lis ! Prends, lis » A l'instant, j'ai changé de visage et, l'esprit tendu, je me suis mis à rechercher si les enfants utilisaient d'habitude dans tel ou tel genre de jeu une ritournelle semblable; non, aucun souvenir ne me revenait d'avoir entendu cela quelque part. J'ai refoulé l'assaut de mes larmes et me suis levé, ne

voyant plus là qu'un ordre divin qui m'enjoignait d'ouvrir le livre, et de lire ce que je trouverais au premier chapitre venu. J'avais entendu dire en effet à propos d'Antoine qu'il avait tiré de la lecture de l'Évangile, pendant laquelle il était survenu par hasard, un avertissement personnel, comme si on disait pour lui ce qu'on lisait: *Va, vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux; et viens, suis-moi*. Un tel oracle l'avait aussitôt amené vers toi, converti. Aussi, en toute hâte, je revins à l'endroit où Alypius était assis; oui, c'était là que j'avais posé le livre de l'Apôtre tout à l'heure, en me levant. Je le saisis, l'ouvris et lus en silence le premier chapitre où se jetèrent mes yeux: *Non, pas de ripailles et de souleries, non, pas de coucheries et d'impudicités; non, pas de disputes et de jalousies; mais revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ, et ne vous laites pas les pourvoyeurs de la chair dans les convoitises*. Je ne voulus pas en lire plus, ce n'était pas nécessaire. A l'instant même, en effet, avec les derniers mots de cette pensée, ce fut comme une lumière de sécurité déversée dans mon cœur, et toutes les ténèbres de l'hésitation se dissipèrent.

Les confessions X, 4 et 5

4. 6. Tel est le fruit de mes confessions, révélant non plus ce que je fus, mais ce que je suis c'est que je le confesse non seulement devant toi, avec un secret transport de joie *mêlé de tremblement*, avec une secrète amertume mêlée d'espérance; mais encore aux oreilles des croyants, ces fils des hommes, associés à ma joie et participants de ma condition mortelle, mes concitoyens et les compagnons de mon voyage terrestre, qui me précèdent ou me suivent ou m'accompagnent dans la vie.

5. 7. En vérité, c'est toi, Seigneur, qui me juges: même si, en effet, nul ne *sait parmi les hommes les choses qui sont de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme, qui est en lui*, il est pourtant quelque chose de l'homme que ne sait pas lui-même l'esprit de l'homme qui est en lui; mais toi, Seigneur, tu sais tout de lui, toi qui l'as fait. (...) Je confesserai donc ce que je sais de moi; je confesserai aussi ce que j'ignore de moi: car, d'une part, ce que je sais de moi, c'est quand tu fais la lumière sur moi que je le sais; de l'autre, ce que j'ignore de moi, je l'ignore toujours, jusqu'à ce que mes *ténèbres* deviennent *comme un plein midi* devant ta face.

Groupement de textes 2 : Michel de Montaigne, *Les Essais* (1572-1592)

Michel de Montaigne, *Les Essais* III, 2, « Sur le repentir » (transcription en français moderne de Guy de Pernon).

Les autres écrivains forment l'homme ; moi je le raconte, et j'en montre un en particulier, bien mal formé. Si j'avais à le façonner de nouveau, je le ferais vraiment différent de ce qu'il est : mais voilà, il est ainsi fait. Les traits que je lui prête ne sont pas faux, bien qu'ils changent et se diversifient. Le monde n'est qu'une perpétuelle balançoire ; toutes choses s'y balancent sans cesse : la terre, les rochers du Caucase, les pyramides d'Égypte - par un mouvement général, et par leur mouvement propre. La constance elle-même n'est en fait qu'un mouvement plus languissant. Je ne puis être sûr de mon objet d'étude : il avance en vacillant, en chancelant, comme sous l'effet d'une ivresse naturelle. Je le prends comme il est, au moment où je m'intéresse à lui. Je ne peins pas l'être, je peins la trace de son passage ; non le passage d'un âge à l'autre, ou comme dit le peuple, de sept ans en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute. Et je dois toujours mettre mon histoire à jour ! Il se peut que je change bientôt, non seulement à cause d'un coup du sort, mais intentionnellement : mon livre est le registre des événements divers et changeants, d'idées en suspens, et même à l'occasion, contraires, soit que je sois moi-même un autre, soit que je traite mes sujets dans d'autres circonstances ou sous un angle différent. Si bien qu'il m'arrive de me contredire, mais comme le disait Démade, la vérité, elle, je ne la contredis pas. Si mon esprit pouvait se fixer, je ne me remettrais pas sans cesse en cause, je prendrais des décisions ; mais il est toujours en apprentissage et à faire ses preuves.

Je présente ici une vie humble et sans lustre ; c'est sans importance, car on peut rattacher aussi bien toute la philosophie morale à une vie simple et discrète qu'à une vie faite d'une plus riche étoffe : chacun porte en lui-même la forme entière de la condition humaine

Les auteurs se font connaître au public par quelque trait particulier et original. Je suis le premier à le faire par l'universalité de mon être, en tant que Michel de Montaigne, et non comme grammairien ou poète, ou juriste. Si les gens se plaignent de ce que je parle trop de moi, moi je me plains de ce qu'ils ne pensent même pas à eux

Mais est-il légitime que moi, si attaché à ma vie privée, je prétende me faire connaître des autres? Est-il légitime également de présenter dans le monde où la forme et l'art ont tant d'importance et d'autorité, des productions spontanées, crues et simples, dues à une nature encore bien faible? N'est-ce pas vouloir bâtir une muraille sans pierres, ou quelque chose du même genre, que de faire des livres sans être savant ? Les inventions musicales obéissent aux règles de l'art, les

miennes au hasard. Je respecte les principes au moins en cela que jamais personne ne traita un sujet qu'il comprît et connût mieux que moi celui auquel je me consacre, et que je suis là-dessus l'homme le plus savant qui soit en vie. Et par ailleurs, jamais personne ne pénétra plus avant en sa matière, ni n'en examina plus précisément les éléments et les conséquences, et ne parvint plus exactement et plus complètement au but qu'il avait fixé à son entreprise. Pour la parfaire, je n'ai besoin que d'y mettre de la fidélité au modèle, et elle y est, la plus sincère et la plus pure possible. Je dis vrai, non pas autant que je le voudrais, mais autant que j'ose le dire, et je l'ose un peu plus en vieillissant, car il semble que les usages concèdent à cet âge-là un peu plus de liberté pour bavasser et pour parler de soi. Il ne risque pas de se produire ici ce que je vois souvent, à savoir que l'artisan et sa besogne ne se ressemblent pas.

Michel de Montaigne, *Les Essais* III, 13 « De l'expérience » (transcription en français moderne de Guy de Pernon).

Le précepte donné à chacun de nous de se connaître lui-même doit être d'une grande importance, puisque le Dieu de la science et de la lumière le fit graver au front de son temple, considérant qu'il contenait tout ce qu'il avait à nous apprendre. Platon dit aussi que la sagesse n'est rien d'autre que la mise en œuvre de ce principe, et Socrate le vérifie par le menu, comme on le voit chez Xénophon. Seuls ceux qui ont accès à une science, quelle qu'elle soit, peuvent en percevoir les difficultés et les obscurités. C'est qu'il faut en effet disposer de quelque intelligence pour être capable de remarquer ce qu'on ignore, et il faut pousser la porte pour savoir si elle est close. De là vient cette subtilité que l'on trouve chez Platon, disant que ceux qui savent n'ont rien à demander, puisqu'ils savent ; mais ceux qui ne savent pas, non plus, puisque pour demander quelque chose, il faut savoir ce que l'on veut connaître.

Ainsi, dans cette science de soi-même, le fait que chacun se trouve si sûr de lui et se considère comme un bon connaisseur signifie en fait que personne n'y entend rien, comme Socrate l'apprend à Euthydème. Moi qui ne me soucie de rien d'autre, je trouve à cette maxime une profondeur et des variations tellement infinies, que mon apprentissage n'a pas d'autre résultat que de me faire sentir combien il me reste à apprendre. D'avoir si souvent reconnu ma faiblesse vient le penchant que j'ai pour la modestie, l'obéissance aux croyances qui me sont prescrites, ma constante froideur et modération d'opinions. Et c'est de là aussi que me vient la haine envers cette arrogance importune et querelleuse qui, parce qu'elle ne croit qu'elle-même et ne se fie qu'à elle-même, est l'ennemie absolue de l'étude et de la vérité. Entendez ces gens-là faire les maîtres à penser ! Les premières sottises qu'ils proposent, elles sont dans le style qu'on emploie pour la religion et les lois.

Texte 1: Jean-Jacques ROUSSEAU, Préambule des *Confessions* (manuscrit de Neuchâtel), 1764.

J'ai remarqué souvent que, même parmi ceux qui se piquent le plus de connaître les hommes, chacun ne connaît guère que soi, s'il est vrai même que quelqu'un se connaisse ; car comment bien déterminer un être par les seuls rapports qui sont en lui-même, et sans le comparer avec rien ? Cependant cette connaissance imparfaite qu'on a de soi est le seul moyen qu'on emploie à connaître les autres. On se fait la règle de tout, et voilà précisément où nous attend la double illusion de l'amour-propre ; soit en prêtant fausement à ceux que nous jugeons les motifs qui nous auraient fait agir comme eux à leur place ; soit dans cette supposition même, en nous abusant sur nos propres motifs, faute de savoir nous transporter assez dans une autre situation que celle où nous sommes.

J'ai fait ces observations surtout par rapport à moi, non dans les jugements que j'ai portés des autres, m'étant senti bientôt une espèce d'être à part, mais dans ceux que les autres ont portés de moi ; jugements presque toujours faux dans les raisons qu'ils rendaient de ma conduite, et d'autant plus faux pour l'ordinaire, que ceux qui les portaient avaient plus d'esprit. Plus leur règle était étendue, plus la fausse application qu'ils en faisaient les écartait de l'objet.

Sur ces remarques j'ai résolu de faire faire à mes lecteurs un pas de plus dans la connaissance des hommes, en les tirant s'il est possible de cette règle unique et fautive de toujours juger du cœur d'autrui par le sien ; tandis qu'au contraire il faudrait souvent pour connaître le sien même, commencer par lire dans celui d'autrui. Je veux tâcher que pour apprendre à s'apprécier, on puisse avoir du moins une pièce de comparaison ; que chacun puisse connaître soi et un autre, et cet autre ce sera moi. [...].

Pour bien connaître un caractère il y faudrait distinguer l'acquis d'avec la nature, voir comment il s'est formé, quelles occasions l'ont développé, quel enchaînement d'affections secrètes l'a rendu tel, et comment il se modifie, pour produire quelquefois les effets les plus contradictoires et les plus inattendus. Ce qui se voit n'est que la moindre partie de ce qui est ; c'est l'effet apparent dont la cause interne est cachée et souvent très compliquée. Chacun devine à sa manière et peint à sa fantaisie ; il n'a pas peur qu'on confronte l'image au modèle, et comment nous ferait-on connaître ce modèle intérieur, que celui qui le peint dans un autre ne saurait voir, et que celui qui le voit en lui-même ne veut pas montrer ?

Nul ne peut écrire la vie d'un homme que lui-même. Sa manière d'être intérieure, sa véritable vie n'est connue que de lui ; mais en l'écrivant il la déguise ; sous le nom de sa vie, il fait son apologie ; il se montre comme il veut être vu, mais point du tout comme il est. Les plus sincères sont vrais tout au plus dans ce qu'ils disent, mais ils mentent par leurs réticences, et ce qu'ils taisent

change tellement ce qu'ils feignent d'avouer, qu'en ne disant qu'une partie de la vérité ils ne disent rien. [...]

Il faudrait pour ce que j'ai à dire inventer un langage aussi nouveau que mon projet : car quel ton, quel style prendre pour débrouiller ce chaos immense de sentiments si divers, si contradictoires, souvent si vils et quelquefois si sublimes dont je fus sans cesse agité ? Que de riens, que de misères ne faut-il pas que j'expose, dans quels détails révoltants, indécents, puérils et souvent ridicules ne dois-je pas entrer pour suivre le fil de mes dispositions secrètes, pour montrer comment chaque impression qui a fait trace en mon âme y entra pour la première fois ? Tandis que je rougis seulement à penser aux choses qu'il faut que je dise, je sais que des hommes durs traiteront encore d'impudence l'humiliation des plus pénibles aveux ; mais il faut faire ces aveux ou me déguiser ; car si je tais quelque chose on ne me connaîtra sur rien, tant tout se tient, tant tout est un dans mon caractère, et tant ce bizarre et singulier assemblage a besoin de toutes les circonstances de ma vie pour être bien dévoilé.

Si je veux faire un ouvrage écrit avec soin comme les autres, je ne me peindrai pas, je me farderai. C'est ici de mon portrait qu'il s'agit et non pas d'un livre. Je vais travailler pour ainsi dire dans la chambre obscure ; il n'y faut point d'autre art que de suivre exactement les traits que je vois marqués. Je prends donc mon parti sur le style comme sur les choses. Je ne m'attacherai point à le rendre uniforme ; j'aurai toujours celui qui me viendra, j'en changerai selon mon humeur sans scrupule, je dirai chaque chose comme je la sens, comme je la vois, sans recherche, sans gêne, sans m'embarrasser de la bigarrure. En me livrant à la fois au souvenir de l'impression reçue et au sentiment présent je peindrai doublement l'état de mon âme, savoir au moment où l'événement m'est arrivé et au moment où je l'ai décrit ; mon style inégal et naturel, tantôt rapide et tantôt diffus, tantôt sage et tantôt fou, tantôt grave et tantôt gai fera lui-même partie de mon histoire. Enfin quoi qu'il en soit de la manière dont cet ouvrage peut être écrit, ce sera toujours par son objet un livre précieux pour les philosophes : c'est je le répète, une pièce de comparaison pour l'étude du cœur humain, et c'est la seule qui existe.

Texte 2 : Gorges Gusdorf, *Les écritures du moi*, 1990

Rousseau, l'alchimiste, veut faire la vérité sur son cas, reconstituer une vérité en accord avec les harmonies de son être. Cette lutte contre les évidences pour la remise en ordre des évidences, ou leur transmutation propose sans doute l'intention la plus constante de la littérature du moi.

La vie, telle qu'elle s'offre à nous, n'a pas de sens ; elle s'en va de tous les côtés, elle s'effiloche au hasard des circonstances contradictoires. Il faut lui donner un sens, la rappeler à

l'ordre de la personnalité grâce à la magie de l'imagination correctrice ou créatrice, qui soumet l'ordre des choses à la loi de l'être personnel. L'existence d'un homme, prise au piège de la famille, des affaires en tous genres, des activités sociales et professionnelles, ne permet jamais le plein emploi de ses ressources affectives et spirituelles. La plupart des hommes ont conscience de n'être pas ce qu'ils pourraient, ce qu'ils devraient être ; ils se trouvent, par rapport à leur plénitude pressentie, en état de manque, dans une carence nostalgique impossible à combler. Ce reste inemployé demeure un secret ; le vide au cœur de l'existence suscite un appel d'être, que l'écriture pourra combler, en mobilisant les rêves, les mythes et fantasmes de l'individualité pour reconstituer grâce à ces nouveaux éléments l'unité déficiente. D'où le titre de Goethe, en sa lucidité : *Poésie et vérité*. Rousseau qui s'imagine ne proposer que la vérité, recourt lui aussi au renfort de la poésie. Cantonnées dans la vérité, les *Confessions* perdraient le meilleur de leur intérêt, réduites à un mémoire justificatif et récriminateur, où manqueraient le charme, l'incantation du cœur, le récit devenu drame lyrique grâce à l'orchestration par la vertu du style. Rousseau s'est trompé sur la nature même de sa composition ; il croyait agir en chroniqueur objectif, il se comportait en alchimiste de la propre vérité de sa vie.

Groupement de textes 3 : Julien Green, *Journal*

Extrait 1 : 17 septembre 1928 : Ce journal que je me propose de tenir le plus régulièrement qu'il me sera possible, m'aidera, je crois, à voir plus clair en moi-même. C'est ma vie entière que je compte mettre en ces pages, avec une franchise et une exactitude absolues.

Extrait 2 : 10 juillet 1937 : J'ai lu pour essayer de me distraire de ce que je sens m'envahir, je dis cela brièvement, et c'est pourtant là ce qu'il y a d'important dans ma vie. Tel est le défaut de ce journal à mes yeux : l'accessoire y tient une place considérable et l'essentiel y est tu.

Extrait 3 : 3 février 1939 : Est-il vraiment possible de tenir un journal qui donne de son auteur une idée à peu près exacte ? J'en arrive à douter. Comment me placeraï-je tous les jours au point qui me fournira la perspective la plus juste ? Non, il n'est pas possible que l'on ne se trompe souvent, qu'on ne donne à tel propos une importance exagérée, et qu'on ne néglige tel événement dont le souvenir nous harcèlera peut-être jusqu'à la mort. Nous sommes trop près du paysage pour bien distinguer les premiers plans des plans secondaires ; à vrai dire, nous sommes au milieu du paysage que nous voulons peindre et notre dessin est incorrect. Rappporter aussi fidèlement qu'il se peut une conversation avec un écrivain offre parfois un intérêt d'ordre littéraire, mais d'une façon générale ce genre d'entretien n'exerce aucune action sur le cours de la vie. Ce qui compte, ce sont les propos qu'on échange tous les jours avec ceux qu'on voit tous les jours, mais où trouver le temps de noter ces choses ? Et comment distinguerions-nous le futile de l'essentiel ? Une contrariété

financière obscurcira plusieurs journées, qui dans un mois s'effaceront à jamais de notre mémoire, alors qu'une parole affectueuse dite en passant nous semblera toute ordinaire, mais reviendra plus tard et se logera dans notre cœur jusqu'à la fin. Où vont toutes les bonnes causeries avec ceux qu'on aime, et comment espérer d'en retenir la moindre parcelle, avec la chaleur de la voix et la douceur du regard ? C'est pourtant là qu'on nous trouverait.

Extrait 4 : 23 novembre 1940 : Envie de dédoubler ce journal, c'est-à-dire d'en tenir un autre où je mettrais tout ce que je ne puis ou ne veux pas mettre dans celui-ci.

Extrait 5 : 17 septembre 1941 : Si l'on en avait le temps, on devrait écrire ce qui se passe dans notre cerveau pendant l'espace d'une minute. Mais non, le papier n'y suffirait pas. Et puis, comment retrouver le fil de pensées aussi nombreuses et aussi rapides ? Autant vouloir retrouver dans les airs le vol d'une poignée de moineaux. D'un bout à l'autre de la vie, il passe à travers nous comme un torrent d'idées dont quelques unes seulement sont perçues avec quelque netteté. A ce compte-là qu'est-ce qu'un journal et quelle vérité peut contenir un ouvrage de ce genre ? Ce que nous détachons pour en parler n'est qu'une partie infime d'un ensemble qui n'a toute sa valeur que si l'œil l'embrasse en entier. Je ne suis pas, je n'ai jamais été tout à fait l'homme du journal que j'écris.

Texte 3 : Alfred de Musset, *Lorenzaccio*, Acte III scène 3 (1834)

LORENZO : Tu ne sauras jamais, à moins d'être fou, de quelle nature est la pensée qui m'a travaillé. Pour comprendre l'exaltation fiévreuse qui a enfanté en moi le Lorenzo qui te parle, il faudrait que mon cerveau et mes entrailles fussent à nu sous un scalpel. Une statue qui descendrait de son piédestal pour marcher parmi les hommes sur la place publique serait peut-être semblable à ce que j'ai été le jour où j'ai commencé à vivre avec cette idée : il faut que je sois un Brutus.

PHILIPPE : Tu m'étonnes de plus en plus.

LORENZO : J'ai voulu d'abord tuer Clément VII ; je n'ai pu le faire, parce qu'on m'a banni de Rome avant le temps. J'ai recommencé mon ouvrage avec Alexandre. Je voulais agir seul, sans le secours d'aucun homme. Je travaillais pour l'humanité ; mais mon orgueil restait solitaire au milieu de tous mes rêves philanthropiques. Il fallait donc entamer par la ruse un combat singulier avec mon ennemi. Je ne voulais pas soulever les masses, ni conquérir la gloire bavarde d'un paralytique comme Cicéron ; je voulais arriver à l'homme, me prendre corps à corps avec la tyrannie vivante, la tuer, et après cela porter mon épée sanglante sur la tribune, et laisser la fumée du sang d'Alexandre monter au nez des harangueurs, pour réchauffer leur cervelle ampoulée.

PHILIPPE : Quelle tête de fer as-tu, ami ! quelle tête de fer !

LORENZO : La tâche que je m'imposais était rude avec Alexandre. Florence était, comme aujourd'hui, noyée de vin et de sang. L'empereur et le pape avaient fait un duc d'un garçon boucher. Pour plaire à mon cousin, il fallait arriver à lui porté par les larmes des familles ; pour devenir son ami, et acquérir sa confiance, il fallait baiser sur ses lèvres épaisses tous les restes de ses orgies. J'étais pur comme un lis, et cependant je n'ai pas reculé devant cette tâche. Ce que je suis devenu à cause de cela, n'en parlons pas. Tu dois comprendre ce que j'ai souffert, et il y a des blessures dont on ne lève pas l'appareil impunément. Je suis devenu vicieux, lâche, un objet de honte et d'opprobre ; qu'importe ? ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

PHILIPPE : Tu baisses la tête ; tes yeux sont humides.

LORENZO : Non, je ne rougis point ; les masques de plâtre n'ont point de rougeur au service de la honte. J'ai fait ce que j'ai fait. Tu sauras seulement que j'ai réussi dans mon entreprise. Alexandre viendra bientôt dans un certain lieu d'où il ne sortira pas debout. Je suis au terme de ma peine, et sois certain, Philippe, que le buffle sauvage, quand le bouvier l'abat sur l'herbe, n'est pas entouré de plus de filets, de plus de nœuds coulants que je n'en ai tissu autour de mon bâtard. Ce cœur, jusques auquel une armée ne serait pas parvenue en un an, il est maintenant à nu sous ma main ; je n'ai qu'à laisser tomber mon stylet pour qu'il y entre. Tout sera fait. Maintenant, sais-tu ce qui m'arrive, et ce dont je veux t'avertir ?

PHILIPPE : Tu es notre Brutus si tu dis vrai.

LORENZO : Je me suis cru un Brutus, mon pauvre Philippe ; je me suis souvenu du bâton d'or couvert d'écorce. Maintenant je connais les hommes et je te conseille de ne pas t'en mêler.

Texte 4 : Alfred de Musset, *Les nuits*, « La nuit de décembre » (1835-1837)

LE POETE

Du temps que j'étais écolier,

Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau :
A la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire.
Il pencha son front sur sa main,
Et resta jusqu'au lendemain,
Pensif, avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans
Je marchais un jour, à pas lents,
Dans un bois, sur une bruyère.
Au pied d'un arbre vint s'asseoir
Un jeune homme vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Je lui demandai mon chemin ;
Il tenait un luth d'une main,
De l'autre un bouquet d'églantine.
Il me fit un salut d'ami,
Et, se détournant à demi,
Me montra du doigt la colline.

A l'âge où l'on croit à l'amour,
J'étais seul dans ma chambre un jour,
Pleurant ma première misère.
Au coin de mon feu vint s'asseoir
Un étranger vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il était morne et soucieux ;
D'une main il montrait les cieux,
Et de l'autre il tenait un glaive.
De ma peine il semblait souffrir,
Mais il ne poussa qu'un soupir,
Et s'évanouit comme un rêve.

A l'âge où l'on est libertin,
Pour boire un toast en un festin,
Un jour je soulevais mon verre.
En face de moi vint s'asseoir
Un convive vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il secouait sous son manteau
Un haillon de pourpre en lambeau,
Sur sa tête un myrte stérile.
Son bras maigre cherchait le mien,
Et mon verre, en touchant le sien,
Se brisa dans ma main débile.

Un an après, il était nuit ;
J'étais à genoux près du lit
Où venait de mourir mon père.
Au chevet du lit vint s'asseoir
Un orphelin vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs ;
Comme les anges de douleurs,
Il était couronné d'épine ;
Son luth à terre était gisant,
Sa pourpre de couleur de sang,
Et son glaive dans sa poitrine.

Je m'en suis si bien souvenu,
Que je l'ai toujours reconnu
A tous les instants de ma vie.
C'est une étrange vision,
Et cependant, ange ou démon,
J'ai vu partout cette ombre amie.

[...] Qui donc es-tu, spectre de ma jeunesse,
Pèlerin que rien n'a lassé ?
Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse
Assis dans l'ombre où j'ai passé.
Qui donc es-tu, visiteur solitaire,

Hôte assidu de mes douleurs ?
Qu'as-tu donc fait pour me suivre sur terre ?
Qui donc es-tu, qui donc es-tu, mon frère,
Qui n'apparais qu'au jour des pleurs ?

LA VISION

- Ami, notre père est le tien.
Je ne suis ni l'ange gardien,
Ni le mauvais destin des hommes.
Ceux que j'aime, je ne sais pas
De quel côté s'en vont leurs pas
Sur ce peu de fange où nous sommes.
Je ne suis ni dieu ni démon,
Et tu m'as nommé par mon nom
Quand tu m'as appelé ton frère ;
Où tu vas, j'y serai toujours,
Jusques au dernier de tes jours,
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.
Le ciel m'a confié ton coeur.
Quand tu seras dans la douleur,
Viens à moi sans inquiétude.
Je te suivrai sur le chemin ;
Mais je ne puis toucher ta main,
Ami, je suis la Solitude.

Texte complémentaire : Georges Sand, *Elle et Lui* (1859)

Il avait eu une hallucination il avait vu passer devant lui, sur la bruyère, un homme qui courait, pâle, les vêtements déchirés et les cheveux au vent. « Je l'ai si bien vu, dit-il, que j'ai eu le temps de raisonner et de me dire que c'était un promeneur attardé, surpris et poursuivi par des voleurs et même j'ai cherché ma canne pour aller à son secours, mais la canne s'était perdue dans l'herbe, et cet homme avançait toujours sur moi. Quand il a été tout près, j'ai vu qu'il était ivre et non pas poursuivi. Il a passé en me jetant un regard hébété, hideux, et en me faisant une laide grimace de haine et de mépris. Alors, j'ai eu peur et je me suis jeté la face contre terre car, cet homme... c'était moi ! Oui, c'était mon spectre, Thérèse ! Ne sois pas effrayée, ne me crois pas fou, c'était une

vision. C'était moi avec vingt ans de plus, les traits creusés par la débauche ou la maladie, des yeux effarés, une bouche abrutie, et, malgré cet effacement de mon être, il y avait dans ce fantôme un reste de vigueur pour insulter et défier l'être que je suis à présent.

Texte 5 : Philippe Lançon, *Le lambeau* (2018)

Le néant est un mot qu'on n'emploie plus volontiers et que j'avais utilisé dans trop d'articles pour avoir lu trop de poésies, ou les avoir lues trop mal, un de ces mots qui a gonflé dans les consciences en vieillissant comme un cadavre dans l'eau, gonflé et puis crevé. C'est un état qu'on peut penser, mais on l'emploie et on le pense généralement comme on tire à blanc, sans jamais pouvoir tout à fait se l'appliquer. On ne pouvait imaginer le néant, dans cette petite salle ordinaire et relativement laide, qu'en tant que survivant – prêt à le dessiner, avant de passer au texte ou au dessin suivant. Mais étais-je, à cet instant, un survivant ? Un revenant ? Où étaient la mort, la vie ? Que restait-il de moi ? Je ne pensais pas ces questions de l'extérieur, comme des sujets de dissertation. Je les vivais. Elles étaient là, par terre, autour de moi et en moi, concrètes comme un éclat de bois ou un trou dans le parquet, vagues comme un mal non identifié, elles me saturaient et je ne savais qu'en faire. Je ne le sais toujours pas et je ne crois pas écrire ce qui va suivre pour le découvrir ou pour me consoler d'avoir perdu, à part un gros bout de mâchoire, je ne sais trop quoi. Je cherche simplement à circonscrire la nature de l'événement en découvrant comment il a modifié la mienne. Je cherche, mais je n'y arrive pas. Les mots permettent d'aller plus loin, mais quand on est allé si loin, d'un seul coup, malgré soi, ils n'explorent plus, ne font plus de conquêtes ; ils se contentent maintenant de suivre ce qui a eu lieu, comme de vieux chiens essoufflés. Ils fixent des limites artificielles, trop étroites, au troupeau anarchique des sensations et des visions.

A terre, j'ai de nouveau ouvert mon premier œil sur quelques mètres carrés et sur ce monde sans limites. Les décombres n'étaient faits ni de poussière, ni de cendres, ni de verre, ni de plâtre. Ils étaient faits de silence et de sang. Je ne sentais pas le sang, dans lequel je baignais pourtant, je n'avais pas même encore vu le mien, mais j'entendais le silence, je n'entendais même que ça. Il m'enveloppait et prenait mon corps pour le faire léviter au-dessus de moi-même et des autres, léviter à l'aveuglette et sans fin pendant quelques secondes, quelques minutes, une éternité, léger, léger, tandis que l'homme d'avant, celui qui était presque déjà mort et qui restait collé au sol, me disait : « Mais que s'est-il passé ? Est-il possible qu'il ne me soit rien arrivé ? Je suis vivant, je suis là ? Ou bien non ? » Ou quelque chose comme ça. Le demi-mort a ajouté : « Il n'est peut-être pas parti, celui qui disait « Allah Akbar ». Ne bougeons pas. » Tout se réduisait encore à l'apparition d'une paire de jambes noires et à l'attente de son retour.

Pour le reste, les mots que le demi-mort prononçait étaient un peu semblables, je crois, à

ceux qu'on dit pendant un rêve : à la fois clairs pour le dormeur et incompréhensibles pour celui qui, réveillé à ses côtés, les écoute. Je ne pouvais déjà plus tout à fait comprendre celui que j'avais été, mais je ne le savais pas. Je l'écoutais parler et je pensais : mais qu'est-ce qu'il dit ?

J'étais couché sur le ventre, la tête tournée vers la gauche, c'est donc l'œil gauche que j'ai ouvert en premier. J'ai vu une main gauche ensanglantée sortant de la manche de mon caban, et il m'a fallu une seconde pour comprendre que cette main était la mienne, une nouvelle main, taillée sur le dos et découvrant la blessure entre deux articulations dites métacarpo-phalangiennes, celle de l'index et du majeur. Ce sont des mots que j'ai appris ensuite, parce qu'il m'a fallu apprendre à nommer les parties du corps blessées, les soins qu'on leur apportait et les phénomènes secondaires qui s'y développaient. Les nommer, c'étaient les apprivoiser et pouvoir vivre un peu mieux, ou un peu moins mal, avec ce qu'ils désignaient. L'hôpital est un lieu où chacun, en paroles comme en actes, a pour mission d'être précis.

La voix de celui que j'étais encore m'a dit : « Tiens, nous sommes touchés à la main. Pourtant , nous ne sentons rien. » Nous étions deux, lui et moi, lui sous moi plus exactement, moi lévitant par-dessus, lui s'adressant à moi par-dessous en disant nous.

Texte 6 : Romain Rolland, *Le voyage intérieur* (1942)

J'ai toujours vécu parallèlement deux vies – l'une, celle du personnage que les combinaisons des éléments héréditaires m'ont fait revêtir, dans un lieu de l'espace et une heure du temps, - l'autre celle de l'Être sans visage, sans nom, sans lieu, sans siècle, qui est la substance même et le souffle de toute vie. Mais de ces deux consciences, distinctes et conjuguées, - l'une épidermique et fugace, - l'autre durable et profonde, - la première a comme il est de la nature, recouvert la seconde pendant la plus grande part de mon enfance, de ma jeunesse, et même de ma vie active et passionnelle. Ce n'est que par soudaines explosions que la conscience souterraine, réussissant à forcer l'écorce des jours, jaillit comme un jet brûlant de puits artésien¹, - pour quelques secondes seulement, - de nouveau disparue et sucée par les lèvres de la terre. Jusqu'aux temps accomplis de la maturité, où les coups répétés des blessures de la vie élargissant les fissures de l'écorce, la poussée de l'âme intérieure fraie à l'Être cache son lit de fleuve dans la plaine. Avant d'en arriver à cet état de communion directe, où je suis à présent, avec la vie universelle, j'ai vécu séparé d'elle et proche, l'entendant cheminer avec moi, sous le rocher, - et soudain de loin en loin, aux instants que je m'y attendais le moins, vivifié par ces irrptions de flots artésiens, qui me frappaient à la face et qui me terrassaient.

J'ai noté, trois de ces jets d'âme, trois de ces éclairs, qui remplissent mes veines de feu qui fait

1 Sortie d'eaux souterraines puissante formant comme un puits

battre le cœur de l'Univers. La trace de leur brûlure est restée aussi vive en mon vieux corps que l'épreuve a depuis roulé comme un galet, qu'à la minute lointaine où elle s'imprimait dans la chair délicate et fiévreuse de l'adolescent. Trois de ces instants sacrés – fulgurations presque aussitôt parues et disparues, - dont pourtant la magie ne s'effacera de moi que quand moi sera effacé.

Texte 7 : Rousseau, *Lettre à M. de Malesherbe*, 12 janvier 1762

J'allais voir Diderot alors prisonnier à Vincennes ; j'avais dans ma poche un Mercure de France² que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombe sur la question de l'Académie de Dijon³ qui a donné lieu à mon premier écrit⁴. Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture ; tout-à-coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières ; des foules d'idées vives s'y présentent à la fois avec une force, & une confusion qui me jeta dans un trouble inexprimable ; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'opresse, soulève ma poitrine ; ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, & j'y passe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes, sans avoir senti que j'en répandais. Oh, Monsieur, si j'avais jamais pu écrire le quart de ce que j'ai vu & senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurais fait voir toutes les contradictions du système social ; avec quelle force j'aurais exposé tous les abus de nos institutions ; avec quelle simplicité j'aurais démontré que l'homme est bon naturellement, & que c'est par ces institutions seules, que les hommes deviennent méchants. Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités, qui dans un quart-d'heure m'illuminèrent sous cet arbre, a été bien faiblement éparé dans les trois principaux de mes écrits, savoir ce premier discours, celui sur l'inégalité, & le traité de l'éducation, lesquels trois ouvrages sont inséparables, & forment ensemble un même tout. Tout le reste a été perdu, & il n'y eut d'écrit sur le lieu même, que la Prosopopée de Fabricius. Voilà comment lorsque j'y pensais le moins, je devins auteur presque malgré moi.

Texte 8 : André BRETON, *Nadja*, 1928.

Qui suis-je ? Si par exception je m'en rapportais à un adage : en effet pourquoi tout ne reviendrait-il pas à savoir qui je « hante » ? Je dois avouer que ce dernier mot m'égare, tendant à établir entre certains êtres et moi des rapports plus singuliers, moins évitables, plus troublants que je ne pensais. Il dit beaucoup plus qu'il ne veut dire, il me fait jouer de mon vivant le rôle d'un

2 Revue française réputée informant sur de multiples sujets, notamment scientifique et littéraire

3 « Si le progrès des sciences et des arts a contribué ou non à épurer nos mœurs »

4 *Discours sur les sciences et les arts*

fantôme, évidemment il fait allusion à ce qu'il a fallu que je cessasse d'être, pour être qui je suis. Pris d'une manière à peine abusive dans cette acception, il me donne à entendre que ce que je tiens pour les manifestations objectives de mon existence, manifestations plus ou moins délibérées, n'est que ce qui passe, dans les limites de cette vie, d'une activité dont le champ véritable m'est tout à fait inconnu. La représentation que j'ai du fantôme avec ce qu'il offre de conventionnel aussi bien dans son aspect que dans son aveugle soumission à certaines contingences d'heure et de lieu, vaut avant tout pour moi comme image finie d'un tourment qui peut être éternel. Il se peut que ma vie ne soit qu'une image de ce genre, et que je sois condamné à revenir sur mes pas tout en croyant que j'explore, à essayer de connaître ce que je devrais fort bien reconnaître, à apprendre une faible partie de ce que j'ai oublié. Cette vue sur moi-même ne me paraît fausse qu'autant qu'elle me présuppose à moi-même, qu'elle situe arbitrairement sur un plan d'antériorité une figure achevée de ma pensée qui n'a aucune raison de composer avec le temps, qu'elle implique dans ce même temps une idée de perte irréparable, de pénitence ou de chute dont le manque de fondement moral ne saurait, à mon sens, souffrir aucune discussion. L'important est que les aptitudes particulières que je me découvre lentement ici-bas ne me distraient en rien de la recherche d'une aptitude générale, qui me serait propre et ne m'est pas donnée. Par-delà toutes sortes de goûts que je me connais, d'affinités que je me sens, d'attirances que je subis, d'événements qui m'arrivent et n'arrivent qu'à moi, par-delà quantité de mouvements que je me vois faire, d'émotions que je suis seul à éprouver, je m'efforce, par rapport aux autres hommes, de savoir en quoi consiste, sinon à quoi tient, ma différenciation. N'est-ce pas dans la mesure exacte où je prendrai conscience de cette différenciation que je me révélerai ce qu'entre tous les autres je suis venu faire en ce monde et de quel message unique je suis porteur pour ne pouvoir répondre de son sort que sur ma tête ?

Texte 9 : Christian Bobin, *Prisonnier au berceau* (2005)

Personne ne rêve de venir vivre au Creusot : cette disgrâce suffit pour donner à cette ville le sacrement de la plus sûre beauté, dévolue aux recalés, aux illettrés et aux boiteux de toutes sortes. Il n'y a rien ici : ni église baroque, ni demeures somptueuses. Il n'y a que les saisons qui passent, enflammant de leurs couleurs les jardins ouvriers.

Le nom du Creusot passe dans le journal de Paul Claudel, au mois de décembre 1916. Il ne fait que passer, petit caillou gris, anguleux, égaré au milieu de pierreries de noms de villes prestigieuses, d'Italie et de Suisse. Au Creusot le voyant Claudel n'a rien vu et c'est sur le roc inébranlable de ce « rien » que les anges depuis toujours élèvent leurs palais de lumière et leurs cathédrales d'air.

L'âme métallique du Creusot déchire tous les beaux habits qu'on veut lui mettre. Même ce qu'on appelle le « château de la Verrerie » ressemble plus à une manufacture qu'à un château. Les cristaux qui y furent produits pour la reine Marie-Antoinette ont une apparence brute, comme s'ils annonçaient les locomotives et les canons qui sortiraient des usines, un siècle plus tard. Plongé dans l'atmosphère de cette ville, le cristal devient aussi pesant que l'acier. C'est dans cette atmosphère que j'ai cherché un sens à la fuite des jours, blotti dans un manteau de rudesse dont je découvrais peu à peu la doublure de grâce.

C'est dans la mesure où il n'y a rien à voir que les yeux commencent à s'ouvrir : les apparitions alors se multiplient. C'est une bogue de châtaigne au parc de la Verrerie, ouverte après avoir roulé à terre, délivrant une lumière bosselée, martelée par un joaillier céleste [...].

Quand j'étais enfant, le parc de la Verrerie était la propriété de la famille Schneider : aucun manant n'y entrait. Nous n'avions pas de voiture pour aller à la campagne. Je n'avais pour contempler la nature – qui est la face de Dieu rêvant – que les herbes folles fissurant par leur gaieté le ciment du trottoir de ma rue, les pâquerettes des jardins ouvriers, ces petites collégiennes en col Claudine bavardant dans un pensionnat d'herbe verte. Cela me suffisait. J'étais si éloigné de tout que les rares fois où je sortais dans la rue, j'étais submergé. J'assistais à la création du monde sur un mètre carré de trottoir. J'étais soulé de lumière, je recevais en quelques instants bien trop d'offrandes de l'invisible. Tout ce qui m'apparaissait sortait du néant et s'illuminait en s'arrachant à ce fond. Les nouveau-nés doivent être la proie de semblables visions : quelque chose se détache de la nuit du monde et s'enflamme en approchant d'eux, comme le visage d'une mère incendié par son souci.